

## La santé selon le philosophe André Comte-Sponville dans « Dictionnaire philosophique ». Sept. 2013

« *La santé est un état précaire, qui ne présage rien de bon.* » Le Dr Knock avait raison. Celui qui n'est pas malade peut toujours le devenir, et même, sauf accident mortel, le deviendra inévitablement. Il n'y a pas de santé absolue, pas de santé définitive : il n'y a que le combat contre ma maladie, contre la mort, contre l'usure et c'est la santé même. Elle n'est pas seulement l'absence de maladies (*puisque'on peut être en mauvaise santé*), mais la force en nous qui leur résiste, autrement dit la vie elle-même, dans son équilibre fonctionnel et efficace. « *La vie est une victoire qui dure* », disais Jean Barois, et chacun sait bien qu'elle ne durera pas toujours. La santé n'est pas son triomphe, mais son combat continué.

Il faut citer, parce qu'elle est absurde, la définition qu'en donne l'Organisation Mondiale de la Santé : « *La santé n'est pas seulement l'absence de maladie ou d'infirmité. C'est un état de complet bien-être physique, psychique et social.* » L'Union soviétique avait donc raison d'interner ses dissidents en hôpital psychiatrique : ils étaient malades puisque leur bien-être, spécialement psychique et social, n'était pas complet... Quant à moi, si j'ai vécu, depuis que je suis né, trois jours de santé, au sens de l'OMS, c'est un maximum. Les moments de bien-être, cela m'arrive assez souvent. Mais complets, c'est une autre histoire ! « *Il y a toujours quelque pièce qui va de travers* », comme disait Montaigne, toujours quelque souci, quelque douleur, quelque angoisse... « *Docteur, ce matin j'ai pensé à la mort. Elle me fait peur. Mon état de bien-être psychique n'est pas complet : vous ne pourriez pas me donner quelque chose ?* » C'est confondre la santé et le salut, donc la médecine et la religion. Dieu est mort : vive la Sécu !

Pourtant, il est vrai, je le disais en commençant, que la santé n'est pas seulement l'absence de maladie. Car alors les morts et les pierres seraient en bonne santé. Non, l'absence de maladies, donc, mais la puissance en nous, toujours finie, toujours variable, toujours *précaire*, en effet qui leur résiste ou les surmonte. C'est pourquoi c'est le bien le plus précieux. Plus que la sagesse ? Bien sûr puisque aucune sagesse n'est possible sans une santé, notamment mentale, au moins minimale ! La santé n'est pas le souverain bien (elle ne tient lieu ni de bonheur ni de vertu), mais elle est le bien le plus important – puisqu'elle est la condition de tous. Ce n'est pas un salut ; c'est un combat. Pas un but, un moyen. Pas une victoire, une force. C'est le *conatus*<sup>1</sup> d'un vivant tant qu'il réussit à peu près.

---

<sup>1</sup> Note de bas de page rajoutée par J. Navet à partir d'un article trouvé sur Internet.

Pour Spinoza, toute chose qui existe effectivement ou « réellement et absolument » fait l'effort de persévérer dans son être ; Spinoza nomme *conatus* la puissance propre et singulière de tout « étant » à persévérer dans cet effort pour conserver et même augmenter, sa puissance d'être. Le *conatus* est un terme dont l'extension à tout étant-existant singulier est universelle et si, par restriction, on en limite seulement l'application à tout être « vivant » alors, il prend le nom, moins abstrait, d'« appétit » qui se manifeste nécessairement sous les deux manières d'êtres indissociables dont s'exprime l'être à la raison « commune » des hommes : la matière (en tant que puissance d'agir et donc de produire des effets) et l'esprit (en tant que puissance de penser).